

# Vieux écrits

PRÉSENTATION DE CLÉMENT FORTIN,  
AVOCAT

## Institutrices à Saint-Simon

Dans la monographie de Rodier Voisine intitulée **Pour les 150 ans de Saint-Simon**, les noms d'Emma et d'Adèle Lepage n'apparaissent pas sur la liste des institutrices. À la page 159 de cet ouvrage, on mentionne que des archives ont été détruites en 1936 dans l'incendie de la maison du secrétaire d'alors. Emma et Adèle ont enseigné à Saint-Simon de 1890 jusqu'à leur mariage en 1894. Les notes de ma grand-mère Adèle nous donnent un aperçu de la vie des enseignantes à cette époque. (C.F.)

*Emma reçut une demande de bien vouloir accepter l'école Modèle de Saint-Simon. Le président des commissaires voulant avoir une maîtresse d'école recommandable s'adressa au principal de l'école normale. Celui-ci lui conseilla fortement mademoiselle Emma Lepage. Si vous pouvez l'avoir vous en serez satisfait, lui avait dit le principal. Ma soeur, en plus d'avoir obtenu un diplôme modèle de grande distinction avait eu l'insigne honneur, dans ses deux années d'étude, de remporter le premier*

Cette chronique a pour objectif de ressortir de l'oubli des textes et des documents d'archives dont le contenu est encore aujourd'hui intéressant et très instructif pour connaître la description et la perception des lieux et des événements d'hier.

Notre collaborateur Clément Fortin nous a aussi fait parvenir deux textes extraits des notes manuscrites de sa grand-mère Adèle Lepage. Considérant leur intérêt, nous les publions ici intégralement.

*prix d'enseignement. Avant d'accepter cette proposition, elle préféra se rendre sur les lieux. Si elle s'engageait, je devrais aller la rejoindre en apportant notre petit bagage. Le lendemain de son départ, je reçus l'invitation de monter immédiatement.(...) Je partis le jeudi après-midi. C'était la première fois que je prenais les chars seule, seule avec mes réflexions. Quand je passai dans les montagnes du Bic, l'endroit, dit-on, le plus dangereux de Rimouski à Québec, je me penchai pour*

*mieux voir la profondeur de l'abîme.(...) Je fis une prière. Je débarquai saine et sauve, heureuse et confiante en l'avenir. Ma bien-aimée*

*soeur était accourue pour me recevoir à la station avec deux de ses futures élèves, de belles petites filles intelligentes.*

*J'allai faire la connaissance de l'aimable famille qui l'avait hébergée. Cette famille nous fut toujours fidèle dans ses amitiés. Puis, peu après nous allions joyeuses prendre possession de notre petit logis. Nous n'avions à notre disposition que deux pièces, une chambre et une salle. Une femme de journée lava notre petit nid. Les murs de*

*notre vivoir étaient recouverts d'une tapisserie à fond blanc avec de petites fleurs bleu pâle et rose tendre paremées çà et là. C'était gai. En peu de temps, des images paraient les murs et de larges rideaux de point agrémentaient les deux châssis qui éclairaient notre salle. Nous recouvrons le plancher de laizes de catologne neuves pâles*



École modèle au village de St-Simon (UQAR : collection Pineau).

et des carpettes pour les protéger. Une petite table pour quatre convives était recouverte d'un tapis de fantaisie ; des chaises berçantes avec de gros coussins, des dossiers de dentelle tricotée à la main, quelques chaises droites et des objets de fantaisie. C'était tout le contenu de notre salon. Notre chambre était garnie de blanc. Comme une négresse, j'avais un goût prononcé pour le blanc immaculé. Nous trouvions que notre petit logis nous faisait honneur. Nous en recevions des compliments. (...)

A peine étions-nous installées que nous recevions des visiteuses nous invitant à aller les voir. Cependant, nous avons eu nos préférées tout en nous montrant affables pour toutes en rendant nombre de visites. Mme R. notre voisine et ses soeurs nous portaient beaucoup d'intérêt. La famille du notaire F. fut pour nous aussi affectueuse que de proches parents. On nous envoyait aimablement de bons petits mets, et si la tempête électrique se faisait trop menaçante, on nous envoyait chercher et plus d'une fois, on nous hébergea. L'automne, des élèves

nous apportaient de belles pommes choisies. Au printemps, on nous faisait le cadeau de cornets de sucre du pays. (...)

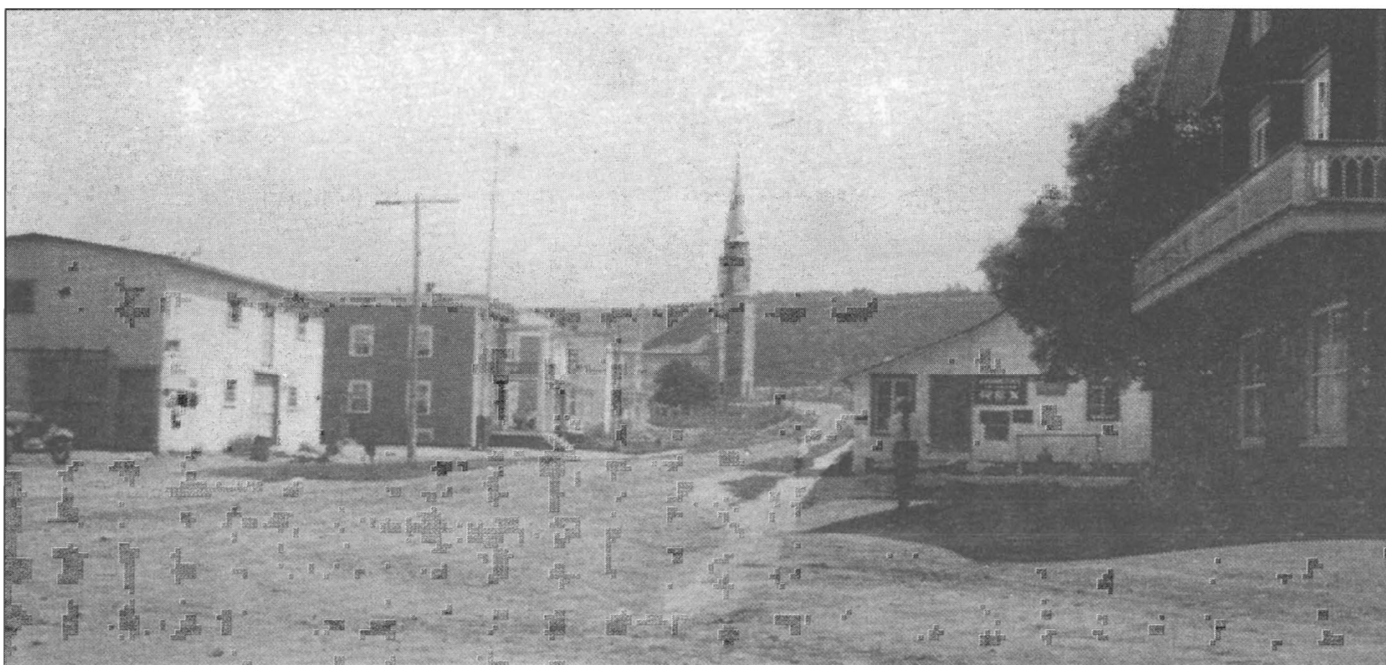
Connaissez-vous Saint-Simon, mes petites filles? Il y a déjà quelques jours que je me pavane dans le village de maison en maison sans avoir pensé à vous y conduire. C'est un petit village blotti entre deux montagnes. Chaque fois que je revois cette paroisse, je pense à ce qu'on disait autrefois des habitants de Nazareth. De ces quelques maisons resserrées entre des montagnes, que peut-il sortir de bon de cette vallée? Ainsi parlaient les pharisiens du temps de Notre-Seigneur. Eh! bien, Nazareth a été glorifié de l'enfance et des trente années qu'y passa Jésus donnant l'exemple à tous d'une vie passée dans l'obscurité au sein de la famille, obéissant à son père et à sa mère, l'âme unie à Dieu, son Père...(...)

En cette paroisse, une seule rue la longe et l'unit aux places voisines. C'est le chemin du Roi, des maisons propres çà et là de chaque côté, une petite rue coupe un champ pour nous conduire à l'église autour

de laquelle sont groupées quelques maisons, et de là, on se rend à la station par un chemin de raccourci. En arrière de l'école, de beaux champs émaillés de trèfles embaumés, une petite rivière qui traverse en sens inverse passe en murmurant le long de sa course. Le matin, on ne voit le soleil que lorsqu'il est sorti de sa cachette, de même on ne peut pas jouir de ses beaux couchers en sorte qu'on est privé de pronostiquer la température du lendemain. (...)

Un dimanche après-midi, il faisait beau, nous nous ennuyions beaucoup des chers nôtres. Nous voulions au moins contempler de loin notre beau fleuve qui transporterait nos regards, notre désir de voir les nôtres vers notre cher Rimouski, nos rives aimées. Dans cette espérance, nous grimpons sur la montagne du nord marchant longtemps sans pouvoir assouvir cet ardent désir. Nous nous dédommions par de longues lettres affectueuses qui transmettaient fidèlement nos pensées.

Ma soeur et moi ne faisons qu'une, car, éloignées des êtres chers, nous



Rue de l'Église à St-Simon vers 1915 (source : **Pour les 150 ans de St-Simon**, p.132).

ne nous aimions que plus ardemment. Nous étions gais habituellement. Pour toujours rester vives et joyeuses, pour ne pas gaspiller notre jeunesse par des chagrins imaginaires, pour passer généreusement à travers les petites déceptions inévitables de la vie, nous avions une chanson comique pour nous dérider, pour secouer les papillons noirs qui pourraient nous envahir malgré nous. (...)

Le samedi était pour nous notre grand congé. On nous avait apporté à l'école deux petites bottes de paille pour rehausser notre lit. Ce jour-là, nous avons eu un petit contre-temps qui échappe à ma mémoire. Fidèle à la consigne, pour faire rire ma compagne avec un air lutin, je m'assieds sur les petites bottes de paille et m'exécute avec une chanson appropriée pour la circonstance.

Un soir d'hiver, le doux temps avec un grand vent du sud nous apporta un gros orage électrique. A Saint-Simon, le tonnerre se répercute dans les hautes montagnes avec

un fracas formidable. Plus qu'en la saison d'été, la foudre à contre-temps nous paraît terrible. Nous étions seules à notre logis. Transie, pâlie par la frayeur, j'étais assise dans un coin, gardant le silence. C'était remarquable, car d'ordinaire j'étais si babillarde. Emma, plus énergique, plus aguerrie que moi s'en aperçut. Eh! quoi, me dit-elle, tu as été à confesse ce matin, tu as eu le grand bonheur de communier. Jésus est dans ton coeur et tu as peur de mourir. Pourquoi avoir peur? Il faudra toujours mourir aujourd'hui ou demain, peu importe. Le plus important, c'est d'être prête. Ce doux reproche me rappela mon offrande faite à Dieu dans le passage des montagnes du Bic. Dès ce moment, je n'eus plus peur du tout. C'est vrai, dis-je, je suis prête à mourir et je n'y pensais pas. Demain je n'en sais rien, car ma faiblesse est si grande.

L'engagement des maîtresses de la paroisse se fit à l'école. Ma soeur garda sa classe. Des filles de la place étaient présentes ayant

chacune un diplôme. Personne ne leur offrit l'école élémentaire qui était vacante. Ni l'une ni l'autre n'osèrent la demander. Cependant, l'une d'elles, la plus âgée avait donné par le passé satisfaction sauf qu'elle était maligne pour la balance. On la réengagea pour continuer dans le haut de la paroisse, à deux milles de chez elle. La pauvre, tous les jours, était obligée de faire à pied ce long bout de chemin pour venir chez elle assister sa vieille mère. Elle était si régulière, à l'heure fixe, que les gens l'appelaient le train de quatre heures. L'autre s'en alla les mains vides. On me confia la classe sous la garde d'Emma. Ah! cela a fait de la jalousie, surtout de la part d'un ambitieux dont la fille venait de recevoir son brevet. Il avait été porter plainte auprès de M. le curé lui disant que je n'étais qu'une enfant à qui l'on confiait une classe de 60 enfants. Lui seul m'en donnait quatre.

Ma soeur avait dans sa classe de grandes filles très intéressantes qui lui donnaient de l'agrément par leur bonne conduite et leur application. Elles aimaient leur maîtresse et s'efforçaient de lui être agréables. Une demoiselle Fortin n'était pas la dernière pour lui donner des marques d'affection. Chacune d'elles, à tour de rôle, invitait mademoiselle à aller connaître sa famille. Ma soeur aimablement tâchait de s'y rendre pour leur faire plaisir.

Un jour, c'était Mlle Fortin qui se faisait pressante. «Dites donc oui, mademoi-



Gare de St-Simon (source : **Pour les 150 ans de St-Simon**, p. 159).

selle, je serais si contente». «Petite Rose lui dit-elle, tu restes trop loin, en plus, je ne connais personne des tiens.» «Ce sera le bon temps de tous les connaître, mademoiselle, et si la distance vous effraie, je vous enverrai chercher. Dites oui! oui! oui! mademoiselle.» «Peut-être, petite Rose, feras-tu faire un sacrifice aux tiens en exigeant d'eux qu'on vienne nous chercher. Attends les beaux chemins et nous irons à pied.» «Ah! fit-elle, c'est bien trop long, nous viendrons ce soir, mademoiselle.» «Comme tu voudras». Le soir même on venait nous chercher pour que nous allions passer la veillée. C'était une nombreuse famille : les parents mariés tous deux à dix-huit ans avaient eu dix-huit enfants. Quelques-uns étaient morts, d'autres étaient mariés, deux garçons vivaient éloignés, six étaient encore à la maison, tous de bons enfants. Notre petite Rose, assise auprès de sa bonne maîtresse, jubilait. Après la veillée, on les quitta avec promesse d'y retourner. De ce jour, nous y allions de temps en temps et c'était toujours avec grand plaisir qu'on nous recevait. La famille aimait le chant sans trop se faire prier. Nous chantions. Ils aimaient entendre conter des histoires. Mon répertoire était bien rempli. Alors, j'en racontais. Ma soeur s'y plaisait, elle me disait : «Je trouve cela beau de voir une si nombreuse famille de bonne entente qui me paraît tant se plaire avec nous». Je n'étais pas toujours de son goût, car je préférerais aller chez des personnes plus bruyantes.

\*\*\*\*\*

## Un voyage de noces mouvementé en 1894

Adèle Lepage, originaire de Rimouski, a épousé Onésime-Élisée Fortin le 8 janvier 1894 à Saint-Simon. Natif de Saint-Simon, mon grand-père habitait Matane depuis 1882. Dans une lettre qu'elle adresse à sa soeur Emma, ma grand-mère raconte son voyage de noces. (C.F.)

A la gare (de Rimouski), avant que les chars s'arrêtent pour nous permettre de débarquer lestement, je vis papa, debout dans sa carriole, les mains solidement prises sur les guides pour calmer la frayeur de Petite-Graine. Le museau renâclant, sa jument piétinait d'impatience de prendre sa course. Je courus vers lui. Cher papa, je m'aperçois que votre petite bête vous donne de l'occupation. J'essaie, me dit-il, en riant, de la civiliser aux airs de la ville. Je lui présentai avec un brin de fierté son nouveau gendre. Il se fit un visage épanoui, des yeux rieurs et d'un air paternel lui tendit une main chaleureuse. On eût dit qu'il n'attendait que ce moment pour lui donner l'affection qu'il réservait à un troisième fils. Et Petite-Graine ne se fit pas prier pour nous descendre en une course jusqu'au toit familial. En entrant à la maison, je me sentais bien à mon aise dans ce chez nous des anciens jours. Notre chère maman me reçut dans ses bras comme s'il y avait bien longtemps qu'elle ne m'avait vue. Pauvre et chère mère, elle oubliait le poids des années qui pèsent sur ses épaules pour s'évertuer à nous être agréable. A Rimouski, n'ayant qu'une seule journée pour demeurer près de mes bons parents, je n'eus pas le courage de sortir. N'ayant pas le pouvoir de Josué d'en arrêter le cours, elle se passa trop vite à mon gré. Vendredi. L'après-midi était sur son déclin. Papa et maman, ces pauvres vieillards, avaient pour nous des

prévenances pleines d'une grande tendresse que seul un grand amour et l'expérience peuvent dicter. Les heures s'envolaient trop rapidement.

Nous parlions avec abandon. Vous n'avez pas craint de me donner votre fille? dit mon mari à son beau-père. Oh ! dit papa, ce n'est pas sans un peu d'amertume. Après avoir eu de bonnes références, j'ai risqué de vous confier mon «trésor», dit-il en riant. Je me fais vieux, alors, je ne pourrais m'y opposer. Je la crois plus en sûreté entre vos bras plus vigoureux que les miens. Vous serez son protecteur, n'est-ce pas? Ma petite fille n'a pas une forte santé, je ne doute pas que vous saurez en prendre bien soin. C'est dans cette espérance que je consens à ce qu'elle vous suive. Oh ! cher beau-père, dit mon mari avec malice. Ce serait trop tard maintenant pour vous opposer à son départ, car vous m'avez cédé tous vos droits. Ne prenez aucune occupation sur son sort, j'en prendrai bien soin. Merci.

A cinq heures, le glas du départ. Partir pour s'éloigner des auteurs de mes jours, quitter ce coin béni, dire adieu à son clocher pour ne plus entendre le son harmonieux de ces cloches qui tant de fois avaient fait vibrer mon âme de douces émotions dans ce bel âge d'or où notre ciel est sans orage. Partir, c'est un peu mourir. En ce moment, je le ressentais plus sensiblement. Pour amour pour mes pauvres parents, je contenais mon coeur pour ne pas éclater. Je les embrassai avec effusion en leur promettant de revenir les revoir bientôt. La neige fine tombait avec un peu de poudrière ce qui ajoutait de l'amertume à notre départ. Impossible pour mon mari de retarder, car il était attendu. A la gare, mon beau-père, qui nous était arrivé du matin, fit la connaissance de M. L. qui, comme nous, attendait l'heure de l'arrivée du train. Quand il apprit que j'étais sa belle-fille, il

le félicita du choix de son garçon : «Je connais cette enfant, je l'ai vu élever, il peut remercier le bon Dieu qui a su diriger son choix». Mon beau-père, tout heureux, est venu raconter cette conversation à son fils, qui, lui, n'a pas manqué de me la transmettre.

Au sortir du train à Petit-Métis, il faisait une grosse tempête. Un ami de mon mari, un cultivateur, nous attendait à la gare avec deux voitures. Mon beau-père descendait avec nous pour se promener. Nos valises devaient être descendues par le postillon. On nous conduisit à l'hôtel. La dame n'était pas des plus agréables. Elle faisait le gros bec. Je crois, ma chère, que si elle eut pu prendre notre argent sans avoir le trouble de nous recevoir, c'eût été pour elle une bonne

aubaine. C'était une mère de famille et nous étions quatre en plus. Le lendemain, en dépit de mes ardentes prières pour descendre au plus tôt, le mauvais temps continuait. Vers neuf heures, dans une petite accalmie, nos hommes décidèrent de se mettre en route, se disant qu'un peu plus loin, si nous avions trop de misère, nous pourrions encore camper. Comme j'étais contente et remerciai le bon Dieu de cette décision : «Je me disais intérieurement que, si l'on peut partir, on se rendra bien». J'avais fait des promesses aux âmes du purgatoire pour aller à notre chez nous le soir même. Hélas! les routes étaient remplies par petits bouts. Les chevaux avaient la neige au ventre. J'espérais, malgré tout. Mon

mari m'encouragea en m'assurant que les chemins de la mer seraient moins enneigés. Quand nous côtoyions les anses de notre Saint-Laurent, c'était moins encombré, car les chevaux bouillonnaient. Nous avons pris le dîner à Baie-des-Sables chez un ami de mon beau-père, parent d'une belle-soeur, qui nous reçurent avec l'hospitalité d'Abraham. Après s'être reposés là une couple d'heures, nous reprîmes notre course. Vers la brunante, nous approchions du village de Matane. Comme je bénissais le Seigneur intérieurement. J'étais gelée jusqu'à la moelle des os. Mon mari, dans les longs parcours de route sans maison, me donnait un petit bec, comme pour me réchauffer. Deux voitures nous précédaient.



Rimouski en 1929 (UQAR : collection Pineau).

.....

*L'ami de mon mari, comme pour tromper la longueur du chemin, prestement sautait dans le devant de notre voiture. Il nous parlait amicalement pendant que M. Fortin en avant filait seul avec ses réflexions.*

*L'ami de mon mari était un type sympathique avec lequel c'était un plaisir de converser sur divers sujets. Quand on prit le portage, que je trouvai fort long avant d'en sortir, il embarqua dans notre voiture et dit à mon mari : «Maintenant, c'est moi qui va vous conduire. Je tiens, tu sais, à bien faire les choses ; des curieux vont se promener pour épier notre retour. Je veux que vous soyez menés galamment.» Et là-dessus, il s'empara des guides avec ostentation. Notre coursier répondit à la voix de son maître en accélérant le pas. Enfin, on entra dans le village en passant devant l'humble église qui désormais devait être mienne. Je saluai Jésus au passage, et le remerciai d'avoir exaucé ma prière. Puis, on traversa le pont. Peu après, un petit monticule de neige nous obstruait le chemin que notre conducteur*

*par la brunante n'avait pas vu d'avance. Il eût l'amère déception de nous renverser à la porte d'un hôtel au moment même où cinq ou six hommes en sortaient. Mon mari ramassa sa petite mariée bien entortillée dans les peaux couvertes de neige follette et sans tambour ni trompette, au seul tintement des grelots, nous avons continué notre course. Notre conducteur était tellement humilié qu'il nous avoua qu'il n'eût pas voulu cette déception pour cent piastres. Intérieurement, je me fichais de ce contretemps, ne connaissant encore personne de la place.*

*O ma soeur chérie, toi dont l'âme si généreuse me prodiguait tant d'affection, je m'imagine bien que tu plains ta soeurette d'avoir eu de la misère en cette descente. C'est vrai, j'étais gelée jusqu'au coeur. Heureusement pour moi, peu de temps après cet incident, nous étions à la porte d'une famille amie qui nous recevait à bras ouverts. Mon mari leur avait payé largement les frais d'un somptueux repas. La jeune femme, avec des allures toutes maternelles, était autour de moi pour m'aider.*

*J'avais les mains engourdis. M. et Mme R. font un charmant couple bien assorti : Lui est un joli brun ayant de beaux grands yeux noirs qui rivalisent avec une belle blonde aux yeux bleus. Je sympathise avec elle surtout parce qu'elle est une fille de Rimouski. Je n'ai pas connu sa soeur qui vient de se marier et demeure maintenant au Cap-Chatte. Après la veillée, que nous n'avons pas prolongé outre mesure, enfin, nous sommes rentrés dans notre doux chez nous.*